

Promenons-nous dans ce FAUBOURG-SAINT-GERMAIN qui s'étend jusqu'aux Invalides. Il fut au XVIII^e siècle le plus aristocratique de Paris. Scarron dans *Le Roman comique* le considérait « comme aussi beau que la ville » ; Jules Romains y voyait, avec ses ministères et ses ambassades, « l'équivalent pour la France d'un condensé de Washington ». Ces hôtels offrent encore aujourd'hui l'agrément de leurs façades classiques et de leurs cours pavées. Le plus célèbre d'entre eux pour qui aime lire fut évidemment celui qu'occupèrent les Guermantes. On sait que les parents du narrateur d'*À la recherche du temps perdu* y logeaient dans les dépendances et que le narrateur put y étudier à loisir une coterie illustrée par la duchesse Oriane, par Basin son mari, par son cousin le baron de Charlus. Il y entendit aussi Swann annoncer d'un ton posé et poli sa mort prochaine. Proust bon connaisseur de l'évolution des mœurs de l'endroit et de leur déliquescence pour y avoir fréquenté les « jeudis » d'Alphonse Daudet au 31, rue de Bellechasse et les fêtes organisées par Robert de Montesquiou au 41, quai d'Orsay, écrivait alors : « Le faubourg Saint-Germain, comme une douairière gâteuse, ne répondait que par des sourires timides à des domestiques insolents qui envahissaient ses salons, buvaient son orangeade et lui présentaient ses maîtresses. »

D'autres demeures du faubourg connurent une célébrité littéraire presque égale. Stendhal qui avait déjà situé rue Saint-Dominique l'hôtel d'Octave de Malivert, le héros d'*Armance*, plaça dans le faubourg l'hôtel de La Mole où habitaient le marquis et sa fille Mathilde. « Il s'agissait – le jugement est sévère – d'un de ces hôtels à façades si plates, bâtis vers le temps de la mort de Voltaire », quand « jamais la mode et le beau n'ont été si éloignés l'un de l'autre ». De Mathilde, Julien Sorel, devenu secrétaire du marquis, reçut un jour un billet insensé l'invitant à la rejoindre dans sa chambre. Julien s'exécuta. La conversation fut glacée mais « après de longues incertitudes, [...] Mathilde finit par être pour Julien une maîtresse aimable aux transports un peu voulus », devait remarquer le jeune homme « dans son injustice extrême ». Dans son injustice extrême et dans l'armoire d'acajou où Mathilde l'avait fait entrer « aux premiers bruits entendus dans l'appartement voisin qui était celui de Madame de La Mole ».

Le faubourg Saint-Germain comptait aussi, parmi ses joyaux littéraires, l'hôtel d'Aiglemont où, au cours d'une scène qui est du très mauvais Balzac, Julie, sur le point de se donner à Lord Grenville¹, entendit sa fille crier « Maman ! » et amorça devant le canapé un virage sur l'aile ; l'hôtel de Madame de Beauséant, la cousine de Rastignac, où le jeune homme apprit à connaître le luxe parisien ; l'hôtel de Villemer occupé par le vieux marquis et ses deux fils au début du roman de George Sand².

De part et d'autre du boulevard Saint-Germain se trouvent des rues « à l'air suranné » aux dires de Jules Romains :

- RUE DE VERNEUIL habitait Julius de Baraglioul, le vicomte des *Caves du Vatican*.

- RUE DE VARENNE où résida au 6 (aujourd'hui 48) la jeune Sophie Rostopchine qui avait épousé, en 1819, Eugène de Ségur. Une triste demeure pour Sophie car le bel Eugène se révéla très vite être un mari peu présent. La comtesse de Ségur décéda en 1874 à sa dernière adresse parisienne, 27, rue Casimir-Périer.

Dans cette même rue de Varenne, Aragon et Elsa Triolet vécurent à partir de 1960, au 56, et Edith Wharton au 53, de 1910 à 1920. « Les années de ma vie parisienne, je les ai entièrement passées rue de Varenne – des années fructueuses, bien remplies, des années heureuses », écrivit-elle.

¹. Un des personnages de *La Comédie humaine*.

². Dans *Le Marquis de Villemer*.